

## *Belleville*

J'avais donc rendez-vous au 77 boulevard de Belleville. Il était indiqué : « École élémentaire ». C'était la première fois que je votais à Paris. Je ne sais pas pourquoi mais, jusque-là, j'étais resté inscrit dans ma ville natale, en dépit de 15 ans de vie parisienne... Il faut croire que le 22 avril 2002 m'a remué jusque-là : je me suis inscrit à la mairie du 11<sup>ème</sup> arrondissement fissa et j'ai attendu le 21 avril 2007 avec appréhension. Je crois ne pas être le seul dans ce cas.

Ce matin-là, j'ai remonté la rue du Faubourg du Temple. Comme tous les dimanche, les trottoirs étaient noirs de monde. Il y avait une lumière chaude qui se posait sur les visages au croisement des rues. Et dans l'intervalle : les vitrines aussi encombrées que le bitume, les fruits séchés, les parfums de Narghilé, les commerçants, postés au seuil de leur boutique, entretenant la chronique du jour. Bref : le beau fatras vivant de Belleville.

J'ai croisé « le Président », gigantesque restaurant chinois. Et j'ai eu un sourire. Oui, à nous deux, Président ! Sauf qu'au 77 boulevard de Belleville, nous n'étions pas tout à fait deux... Plutôt une centaine dans la file d'attente. Moi qui étais habitué à ne rester que quelques minutes dans ma petite Mairie de province les jours d'élection, vite fait, bien fait... À Belleville, temps estimé pour voter au premier tour : une heure. Qu'à cela ne tienne.

Devant moi, deux garçons noirs, silencieux, anxieux, il faut bien dire. Derrière moi, deux vieux tunisiens, salués par de nombreux passants. Et puis, un couple de garçons. Une femme seule et sa petite fille... Une ferveur particulière, ajoutée à l'ambiance habituelle du quartier.

Le borgne. Bien sûr, nous pensions tous à lui. Comment ne pas nous sentir tous pris d'un même ciment à la seule pensée que le borgne pouvait resurgir au deuxième tour ? À un moment, j'ai vu passer un type qui avait un regard perdu. Il a avisé la file d'attente et il ne s'est pas arrêté. Je me suis dit : « Si ça se trouve, lui, il ne peut pas voter. » Peut-être que je me trompais mais, en tout cas, c'était assez déchirant de l'imaginer. Et j'ai regretté que Louis Malle n'ait pas été là pour rejouer ce qu'il a si brillamment fait Place de la République dans les années 70.

À Belleville, je découvre toujours et encore. Après tout, ça ne fait pas si longtemps que je m'y suis installé. En tout cas, je peux dire que le 21 avril 2007, pour la première fois, je me suis dit : « Tout est le monde est là. C'est là que j'habite. » C'est pour ce « tout le monde » que je suis venu m'installer à Belleville. Belleville est un quartier métissé. Un métissage possible et avéré.

À Belleville, on comprend que Paris est un monde enfui. Ce ne sont plus seulement les provinces de France qui sont là mais tous les continents du monde. Il y a toutes les rues du monde à Belleville. Comment pourrais-je aujourd'hui me passer de mon troquet algérien, de mon fleuriste tunisien, de mon restaurant chinois et de

mon libraire dont je n'ai pas encore identifié l'accent, tiens il faudra un jour que je lui demande d'où il vient... Et puis non, peu importe, puisqu'il est... parisien.

Quand il m'arrive d'emmener Adèle au petit jardin de la rue de l'Orillon, je lui en fais voir de toutes les couleurs. Et je me plais à l'observer jouant avec un petit noir, partageant le toboggan avec une enfant asiatique... Elle est sensible à toutes et à tous, et c'est toujours ça de pris pour plus tard. Ça me rappelle ce jour où ma sœur et moi nous sommes mis en tête d'expliquer le concept du racisme à mon neveu. Nous nous lançâmes dans un jeu de pistes interminable : « *Ton meilleur pote, Benoît, il a quelque chose de différent de toi.* » Mine perplexe de Maxime. « *Et toi, tu as quelque chose de différent de lui, cherche bien.* » Perplexité accrue. Il nous fallut à peu près cinq bonnes minutes pour pointer du doigt le fait que Benoît était noir et Maxime blanc. « *Et alors ?* » fut la réponse de Maxime. « *Et alors, il existe une forme de violence qui s'appelle le racisme et qui s'exerce aux dépens des gens qui sont noirs entre autres.* » « *Mais pourquoi ?* » Impossible de singer ici l'air profondément dubitatif de Maxime qui, élevé dans un autre Belleville, parmi des visages de toutes les couleurs, n'arrivait même pas à concevoir qu'il pût y avoir un problème à ce sujet. Le racisme, Maxime l'a découvert plus tard, quand ses amis eurent à le subir mais, ce jour-là, il me parut – à moi, le pessimiste invétéré – grisant qu'on soit obligés de décortiquer par le menu le concept du racisme, tant Maxime a reçu le métissage comme donne de départ, comme source de vie.

Aujourd'hui, Maxime n'aime pas les monochromes. Ni en peinture, ni dans la vie. Il serait très heureux à Belleville. Comme Adèle l'est. Comme je le suis.

Arnaud CATHRINE